Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Marion de Lorme

Hugo, Victor

Berlin, 1831

Acte cinquième

urn:nbn:de:hbz:5:1-20097

Visual Library

ACTE CINQUIEME.

LE CARDINAL.

PERSONNAGES :

MARION DE LORME.
DIDIER.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
M. DE LAFFEMAS.
UN CONSEILLER à la grand'chambre.
LE BOURREAU.
LE GEOLIER.
LE GUICHETIER.
OUVRIERS.
HALLEBARDIERS.
GARDES.
PEUPLE.

Beaugency.

(Le donjon de Beaugency. — Un préau. — Au fond le donjon; tout à l'entour un grand mur. — A gauche, une haute porte ogive. — A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte de droite, une table de pierre, un banc de pierre.)

Scène I.

DES OUVRIERS.

(Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à gauche. La brèche est déjà assez avancée.)

PREMIER OUVRIER, *piochant.*

Hum! c'est dur!

DEUXIÈME OUVRIER, *piochant.*

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre!

TROISIÈME OUVRIER, *piochant.*

Pierre, as-tu vu l'échafaud?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

(*Il va à la porte et la mesure.*)

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIEME OUVRIER.

C'est donc une maison?

PREMIER OUVRIER, *avec un geste affirmatif.*

Avec de grands rideaux.
Vingt-quatre hommes à pied la portent sur leur dos.

DEUXIEME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait . . . On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIEME OUVRIER.

Que vient-il ici faire avec tant de sergens?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.
Il est malade, il a besoin de se distraire.

SECOND OUVRIER.

Finissons!

(*Ils se remettent au travail. Le mur est presque démoli.*)

TROISIEME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère?
Ce que c'est qu'être noble!

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout!

SECOND OUVRIER.

Il faut voir
Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir!

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue? Hein, Maurice!
Comprends-tu cela toi?

TROISIÈME OUVRIER.

Non, c'est de la justice.

(*Ils continuent à démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond du théâtre, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison. Il s'arrête devant les ouvriers, et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur*

fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir, qui la cache entièrement, puis il les congédie. Presque en même temps paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le théâtre, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.)

Scène II.

MARION, LAFFEMAS.

MARION, *montrant un parchemin au guichetier.*

Ordre du roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment?

LAFFEMAS, *présentant un papier au guichetier.*

Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez.

(*Laffemas au moment d'entrer se retourne, considère en entrant Marion, et revient vers elle. Le guichetier referme la porte.*

LAFFEMAS, *à Marion.*

Mais quoi, vraiment,
C'est encor vous! ici! — L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.
(*Avec triomphe et montrant le parchemin.*)
J'ai la grâce!

LAFFEMAS, *montrant le sien.*

Et moi l'ordre qui la révoque.

MARION, *avec un cri d'effroi.*

L'ordre est d'hier matin!

LAFFEMAS.

Le mien de cette nuit.

MARION, *les mains sur ses yeux.*

Oh! plus d'espoir!

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.
La clémence des rois est chose bien fragile.
Elle vient à pas lents et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le roi lui-même à les sauver s'émeut! . . .

LAFFEMAS.

Est-ce que le roi peut quand le cardinal veut?

MARION.

O Didier! la dernière espérance est éteinte!

LAFFEMAS, *bas.*

Pas la dernière.

MARION, *à part.*

Ciel!

LAFFEMAS, *se rapprochant d'elle. Bas.*

Il est dans cette enceinte, —
Un homme . . . — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un roi même, — et plus puissant aussi!

MARION.

Oh! va-t-en!

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot?

MARION, *avec hauteur.*

De grâce!

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe!
Vous étiez autrefois tendre facilement.
Aujourd'hui, — qu'il s'agit de sauver votre amant . . . —

MARION, *l'interrompant.*

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément! — pour croire qu'une femme,
— Oui! Marion de Lorme, — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une ame avec cette ame,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous!

LAFFEMAS.

Aimez-le donc!

MARION.

Le monstre! il va du crime au vice!
Laisse-moi pure!

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service
A vous rendre à présent?

MARION.

Quoi?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir,
Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, *tremblant de tout son corps.*

Dieu! ce soir!

LAFFEMAS.

Oui, ce soir. — Pour voir par la portière
Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

(*Marion est plongée dans une profonde et convulsive rêverie. Tout-à-coup elle passe ses deux mains sur son front et se tourne comme égarée vers Laffemas.*)

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader?

LAFFEMAS, *bas.*

Si . . . vous vouliez? . . . — Alors je puis faire garder
Cette brèche, par où viendra son éminence,
Par deux hommes à moi . . .

(*Il écoute du côté de la petite porte.*)

Du bruit . . . — On vient, je pense.

MARION, *se tordant les mains.*

Et vous le sauverez?

LAFFEMAS.

Oui.

(*bas.*)

Pour tout dire ici
Les murs ont trop d'échos . . . — Ailleurs . . .

MARION, *avec désespoir.*

Venez!

(*Laffemas se dirige vers la grande porte, et lui fait signe du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux, tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève avec un mouvement convulsif et disparaît par la grande porte à la suite de Laffemas. — Le petit guichet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de gardes, Saverny et Didier.*)

Scène III.

DIDIER, SAVERNY.

(*Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance et gaieté. Didier tout en noir, pâle, à pas lents. Un geôlier, accompagné de deux hallebardiers, les conduit. — Le geôlier place les deux hallebardiers en sentinelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en silence sur le banc de pierre.*)

SAVERNY, *au geôlier, qui vient de lui ouvrir la porte.*

Merci!
Le bon air!

LE GEOLIER, *le tirant à l'écart, bas.*

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre!

LE GEOLIER, *baissant de plus en plus la voix.*

Voulez-vous fuir?

SAVERNY, *vivement.*

Par où faut-il qu'on passe?

LE GEOLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai?

(*Le geôlier fait un signe de tête.*)

Monsieur le cardinal,
Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal!
Pardieu! nous danserons encor. La bonne chose
Que de vivre!

(*Au geôlier.*)

Ah çà, quand?

LE GEOLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, *se frottant les mains.*

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.
D'où me vient ce secours?

LE GEOLIER.

Du marquis de Nangis.

SAVERNY.

Mon bon oncle!

(*Au geôlier.*)

A propos, c'est pour tous deux, je pense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, *hochant la tête.*

Qu'un?

(*Bas au geôlier.*)

Alors, écoutez,

(*Montrant Didier.*)

Voilà celui qu'il faut sauver.

LE GEOLIER.

Vous plaisantez.

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GEOLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre!
Votre oncle fait cela pour vous, non pour un autre.

SAVERNY.

Est-ce dit? en ce cas, préparez deux linceuls.

(*Il tourne le dos au geôlier, qui sort étonné. — Entre un greffier.*)

Bon! — on ne pourra pas rester un instant seuls!

LE GREFFIER, *saluant les prisonniers.*

Messieurs, un conseiller du roi près la grand' chambre,
Va venir.

(*Il salue de nouveau et sort.*)

SAVERNY.

Bien. —

(*En riant.*)

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre! — Est-ce pas ennuyeux?

DIDIER, *tenant le portrait à la main, immobile sur le devant du théâtre, et comme absorbé dans une contemplation profonde.*

Viens, viens. Regarde-moi. — Bien, tes yeux sur mes yeux.
— Ainsi! — Comme elle est belle! — et quelle grâce étrange!
Dirait-on une femme? Oh non! c'est un front d'ange!
Dieu lui-même, en donant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence! . . .

(*Jetant à terre le portrait avec violence.*)

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître?
Pourquoi la malheureuse, — elle était plus, peut-être, —
En m'exilant du sein qui dut me réchauffer,
Fût-elle pas ma mère assez pour m'étouffer!

SAVERNY, *revenant du fond du préau.*

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas! Il pleuvra ce soir.

DIDIER, *sans l'entendre.*

Chose infidèle
Et folle, qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer!
Hélas! A cette mer j'avais livré ma voile,
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile.
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau!

Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau;
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le coeur! . . . — O malheureuse femme!
Oh! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon ame à ta merci!

SAVERNY.

C'est encor Marion! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, *sans l'écouter, ramassant le portrait et y fixant les yeux.*

Quoi! parmi les choses dégradées
Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé!
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé!

(*Il remet le portrait sur son coeur.*)

Reviens là, c'est ta place! —

(*Se rapprochant de Saverny.*)

Un bizarre prodige!
Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je! —
Tandis que tu dormais, en silence et sans bruit,
Ecoute, il m'a rongé le coeur toute la nuit!

SAVERNY.

Pauvre ami! — De la mort disons quelque parole,

(*A part.*)

Cela m'attriste un peu, mais cela le console.

DIDIER.

Que me demandez-vous? Je n'ai point écouté.
Car depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'ame affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, *lui prenant le bras.*

La mort?

DIDIER, *avec joie.*

Ah!

SAVERNY.

Oui, parlez-moi de mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi?

SAVERNY.

Très-mal. — Mon lit est dur, à meurtrir qui le touche!

DIDIER.

Bien. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie!

SAVERNY.

Allons! ma crainte s'est enfuie.
Mais, diable! être pendu, voilà ce qui m'ennuie!

DIDIER.

Hé! c'est toujours la mort, n'en demandez pas tant!

SAVERNY.

A votre aise! Mais moi, je ne suis pas content.
Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce noeud vous éteint comme on souffle une flamme,
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'ame!
Mais après tout, qu'importe! et si tout est bien noir,
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous loue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe!

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
C'est l'affaire du corps: mais que m'importe, à moi!
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'ame lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole . . .

(Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers en noir.)

Scène IV.

LES MÊMES, UN CONSEILLER A LA GRAND'CHAMBRE *en grand costume*, GEOLIERS, GARDES.

LE GEOLIER, *annonçant.*

Monsieur le conseiller du roi.

LE CONSEILLER, *saluant tour-à-tour Saverny et Didier.*

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère . . .

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Hé bien, parlez, Monsieur!

LE CONSEILLER.

(*Il déroule un parchemin, et lit.*)

„Nous, Louis, roi de France
„Et de Navarre, au fond, rejetons le pourvoi
„Que lesdits condamnés ont formé près du roi;
„Pour la forme, des leurs ayant l'ame touchée,
„Nous communons leur peine à la tête tranchée."

SAVERNY, *avec joie.*

A la bonne heure!

LE CONSEILLER, *saluant de nouveau.*

Ainsi, Messieurs, tenez-vous prêts;
Ce doit être aujourd'hui.

(*Il salue et se dispose à sortir.*)

DIDIER, *qui est resté dans son attitude rêveuse, à Saverny.*

Je disais donc qu'après,
Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
L'ame immortelle sort sans tache et sans blessure!

LE CONSEILLER, *revenant sur ses pas, à Didier.*

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas;
Pensez-y bien.

DIDIER, *avec douceur.*

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, *gaiement à Didier.*

Plus de gibet!

DIDIER.

Je sais; on a changé la fête.
Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
Il faut bien l'employer; la hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens! vous prenez cela froidement! l'intérêt
Est grand pourtant.

(*Au conseiller.*)

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle . . .

SAVERNY.

Ah! pardon. A quelle heure?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, ce soir.

DIDIER.

Bien; que de moins le ciel, comme mon coeur, soit noir.

SAVERNY.

Où sera l'échafaud?

LE CONSEILLER, *montrant de la main la cour voisine.*

Ici, dans la cour même.
Monseigneur doit venir.

(*Le conseiller sort avec tout son cortége. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles qui se promènent en silence devant la brèche.*)

Scène V.

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, *solennellement, après un silence.*

A ce moment suprême,
Il convient de songer au sort qui nous attend.
Nous sommes à-peu-près du même âge, et pourtant
Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte.
D'autant plus que c'est moi qui vous perds; le défi
Vint de moi; vous viviez heureux, il m'a suffi
De toucher votre vie, hélas! pour la corrompre.
Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.
Or nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
Du tombeau. Tenons-nous par la main. . .

(*On entend des coups de marteau.*)

SAVERNY.

Qu'est ce bruit?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on cloue.

(*Saverny s'assied sur le banc de pierre.*)

(*Continuant.*)

— Souvent au dernier pas le coeur de l'homme échoue.
La vie en or nous tient par de secrets côtés. . . —

(*L'horloge sonne un coup.*)

Mais je crois qu'une voix nous appelle. . . Ecoutez!

(*Un nouveau coup.*)

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

(*Un troisième coup.*)

DIDIER.

Oui, l'heure!

(*Un quatrième coup.*)

SAVERNY.

A la chapelle.

(*Quatre autres coups.*)

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

(*Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur ses mains. — On vient relever les hallebardiers de garde.*)

DIDIER.

Ami! Gardez-vous de fléchir,
De trébucher au seuil qui nous reste à franchir!
Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
Frère! Allons d'un pas ferme au-devant de leurs coups.
Que ce soit l'échafaud qui tremble, et non pas nous.
On veut notre tête? hé! pour n'être pas en faute,
Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

(*Il s'approche de Saverny immobile.*)

Courage! . . .

(*Il lui prend le bras, et s'aperçoit qu'il dort.*)

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
Le courage! . . . Il dormait! qu'est le mien près du sien!

(*Il s'assied.*)

Dors, toi qui peux dormir! — Bientôt me viendra l'heure
De dormir à mon tour. — Oh! pourvu que tout meure!
Pourvu que rien d'un coeur dans la tombe enfermé
Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé!

(*La nuit est tout-à-fait tombée. Pendant que Didier se plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par la brèche du fond Marion et le geôlier. Le geôlier la précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il dépose le paquet et la lanterne à terre. Puis il s'avance avec précaution vers Marion, qui est restée sur le seuil, pâle, immobile, égarée.*)

Scène VI.

Les Mêmes, MARION, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *à Marion.*

Surtout, soyez dehors avant l'heure indiquée.

(Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène il continue de se promener de long en large au fond du théâtre.)

MARION.

(Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.)

. . . Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée!

(Tout-à-coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite et tombe haletante à ses genoux.)

Didier! Didier! Didier!

DIDIER, *comme éveillé en sursaut.*

Elle ici! Dieu!

(D'un ton froid.)

— C'est vous?

MARION, *levant la tête.*

Qui veux-tu que ce soit? — Oh! laisse! à tes genoux!
Je me sens si bien là! — Tes mains, tes mains chéries,
Donne-les-moi, tes mains! — Comme ils les ont meurtries!
Des chaînes, n'est-ce pas? des fers? . . . — Les malheureux!
Je suis ici, vois-tu? c'est que . . . — c'est bien affreux!

(Elle pleure. On l'entend sangloter.)

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure?
Non, je ris.

(Elle rit.)

Nous allons nous enfuir tout-à-l'heure.
Je ris, je suis contente, il vivra! c'est passé!

(Elle tombe sur les genoux de Didier, et pleure.)

Oh! tout cela me tue, et j'ai le coeur brisé!

DIDIER.

Madame . . .

MARION.

(Elle se lève sans l'entendre, et court chercher le paquet qu'elle apporte à Didier.)

Profitons de l'instant où nous sommes.

Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes.
On peut sans être vu sortir de Beaugency.
Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.
Richelieu va venir voir comme on exécute
Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.
Le canon tirera pour sa venue. Ainsi
Tout alors est perdu si nous sommes ici!

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite! — Ah mon dieu! c'est bien lui! c'est lui-même!
Sauvé! Parle-moi donc. Mon Didier, je vous aime!

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très-sûr.
J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.
Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.
D'ailleurs, on vous prendra pour un passant. Voilà.
Quand vous serez bien loin, — mettez ces habits-là! —
Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.
Vite!

DIDIER, *repoussant les habits du pied.*

Rien ne presse.

MARION.

Ah! la mort est à la porte!
Fuyons! Didier! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi?

MARION.

Pour vous sauver! Grand dieu! quelle demande, à moi!
Pourquoi ce ton glacé!

DIDIER, *avec un sourire triste.*

Vous savez que nous sommes
Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes!

MARION.

Viens! oh viens! le temps presse, et les chevaux sont prêts;
Tout ce que tu voudras, tu le diras après.
Mais partons!

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde?

MARION.

C'est le geôlier. Il est gagné comme la garde.
Doutez-vous de ces gens? Vous avez l'air frappé . . .

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent on peut être trompé.

MARION.

Oh viens! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule
Je meurs; je crois entendre au loin marcher la foule.
Oh! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux!

DIDIER, *montrant Saverny endormi.*

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous?

MARION, *un moment interdite.*

(*A part.*)

Gaspard est généreux, il ne m'a point nommée!

(*Haut.*)

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée?
Mon Didier, qu'avez-vous contre moi?

DIDIER.

Je n'ai rien.
Voyons, levez la tête et regardez-moi bien.

(*Marion tremblante fixe son regard sur le sien.*)

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore,
Mais viens donc!

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore?

(*Il la regarde fixement. Elle tremble comme la feuille.*)

MARION, *terrifiée sous le regard de Didier.*

(*A part.*)

Dieu! les baisers de l'autre, est-ce qu'il les verrait?

(*Haut.*)

Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret.
Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose!
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose
Souvent le mal; et puis, plus tard, on est fâché
Quand un malheur survient pour un secret caché!
Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées!
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus? — Vous souvient-il de Blois?
De la petite chambre où j'étais autrefois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde,
Que c'était un oubli de toute chose au monde;

Seulement, vous, parfois, vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit: — Mon dieu! si quelqu'un le voyait!
— C'était charmant! — Un jour a tout perdu. — Chère ame,
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées;
Mais aujourd'hui cédez! — Il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours;
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud! . . . — Hé bien! il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal!
J'ai couru pour venir; je suis bien fatiguée.
Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vu si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là!
— As-tu quelque grief sur moi? dis-moi cela!
Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse!
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt,
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries,
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
— Je fis assez long-temps tout ce que tu voulus,
C'est ton tour. Dans les fers ton ame s'est aigrie.
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi: Marie! . . .

DIDIER.

Marie, ou Marion?

MARION, *tombant épouvantée à terre.*

Didier, soyez clément!

DIDIER, *d'une voix terrible.*

Madame, on n'entre pas ici facilement!
Les bastilles d'état sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées.
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici?

MARION.

Didier, qui vous a dit? . . .

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier! j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver!

DIDIER.

Merci!

(*Croisant les bras.*)

Ah! qu'on soit jusque là sans pudeur et sans ame,
C'est véritablement une honte, Madame!
(*Il parcourt le théâtre à grands pas avec une explosion de cris de rage.*)
Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix?
Où donc est le geôlier? le juge? où donc est l'homme?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci!

(*Il brise le portrait entre ses mains.*)

— Le juge! — Allez, Messieurs! faites des lois
Et jugez! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme!

(*A Marion.*)

— Allez le retrouver!

MARION.

O ne me traitez pas
Ainsi! de vos mépris poussée à chaque pas,
Je tremble; un mot de plus, Didier, je tombe morte!
Ah! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier! Didier! c'est vous par moi!

DIDIER.

Ha! taisez-vous.
— J'aurais pu, — pour ma perte, — aussi, moi, naître femme;
J'aurais pu, — comme une autre, — être vile, être infâme;
Me donner pour de l'or, vendre au premier venu
Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu; —
Mais s'il était venu vers moi, bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un honneur imbécille;
Si j'avais, d'aventure, en passant rencontré
Un coeur d'illusions encor tout pénétré; —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête:
„Je suis cela!" — Plutôt que de lui faire fête;
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon oeil chaste et pur ne faisait que mentir;

Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse!

MARION.

Oh!

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir
Comme vous fit mon coeur, cet étrange miroir!
Que vous avez bien fait de le briser, Madame!
Vous étiez là, candide, et pure, et chaste! . . . ô femme!
Que t'avait fait cet homme, au coeur profond et doux,
Et qui t'a si long-temps aimée à deux genoux?

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah! le temps marche, et l'instant s'envole!
— Didier! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien,
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon ame brisée
Vous bénit; mais voici l'heure où le bourreau vient,
Lui que vous oubliez, de vous il se souvient;
Mais j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir . . . — Écoute,
Ne ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi; — mais fuis!

DIDIER.

Fuir! qui fuir? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde
Hors vous, — et je vous fuis, — et la tombe est profonde.

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Viens! fuis!

DIDIER.

Je ne veux pas!

MARION.

Pitié! . . .

DIDIER.

Pour qui?

MARION.

Te voir saisi, grand dieu! te voir lié,
Te voir . . . — Non, d'y penser, j'en mourrai d'épouvante.
— Oh! dis, viens, viens! veux-tu que je sois ta servante?
Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés,

Pour avoir quelque chose à fouler sous tes pieds?
Celle que tu daignas nommer aux jours d'épreuve
Épouse . . .

DIDIER.

Épouse!

(*On entend le canon dans l'éloignement.*)

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier! . . .

LE GEOLIER.

L'heure est passée!

(*Un roulement de tambours. Entre le conseiller de la grand'chambre, accompagné de pénitens portant des torches, du bourreau, et suivi de soldats et de peuple qui inondent le théâtre.*)

MARION.

Ah!

Scène VII.

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS, etc.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, *à Didier.*

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait?

DIDIER, *au conseiller.*

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme
Marquis de Saverny?

(*Didier lui montre du doigt Saverny endormi. — Au bourreau.*)

Réveillez-le.

LE BOURREAU, *le secouant.*

Mais comme
Il dort! — Hé, Monseigneur!

SAVERNY, *se frottant les yeux.*

Ah! . . . comment ont-ils pu
M'ôter mon bon sommeil?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, *à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.*

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre ame?

DIDIER.

Oui, Monsieur.

LE CONSEILLER, *lui présentant un parchemin.*

Bien, veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, *prenant le parchemin, et le parcourant des yeux.*

C'est le procès-verbal. — ce sera singulier,
Le récit de ma mort signé de mon paraphe,

(*Il signe, et parcourt de nouveau le papier.*)

(*Au greffier.*)

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

(*Il reprend la plume et les corrige.*)

(*Au bourreau.*)

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, *à Didier.*

Didier?

(*Didier se présente. Il lui passe la plume.*)

Votre nom là.

MARION, *se cachant les yeux.*

Dieu! cela fait frémir!

DIDIER, *signant.*

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie!

(*Les gardes font la haie, et les entraînent tous deux.*)

SAVERNY, *à quelqu'un de la foule.*

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, *à Saverny.*

Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas,
Embrassons-nous.

(*Il embrasse Saverny.*)

MARION, *courant à lui.*

Et moi! vous ne m'embrassez pas?
Didier, embrassez-moi!

DIDIER, *montrant Saverny.*

C'est mon ami, madame.

MARION, *joignant les mains.*

Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux, ou du juge, ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

(*Il se précipite vers Marion haletant et fondant en larmes.*)

Hé bien non! non, mon coeur se brise! c'est horrible!

Non, je l'ai trop aimée! il est bien impossible
De la quitter ainsi! — Non! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le coeur est brisé!
Viens! oh viens dans mes bras!

(Il la serre convulsivement dans ses bras.)

Je vais mourir; je t'aime!
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier! . . .

(Il l'embrasse de nouveau avec emportement.)

DIDIER.

Viens! pauvre femme! — Ah! dites-moi, vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout-à-fait donnée?
J'avais tort! j'avais tort! — Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon?
— Oh! viens, que je te dise! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs ames,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée! —
Ecoute-moi: — ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour!
— Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée?
— Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence . . . — Ah! relève ton front!
— Écoutez tous: — à l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère!
Hé bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
— Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut! —
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne!

MARIE, *étouffée de larmes.*

O ciel!

DIDIER.

A ton tour maintenant,

(Il s'agenouille devant elle.)

Pardonne-moi!

MARION.

Didier! . . .

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je!
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie!

MARION.

Ah! . . .

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie.
Ou si ton coeur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe . . . je meurs, il faut me consoler!

(*Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.*)

Adieu! — Marchons, Messieurs!

MARION.

(*Elle se jette égarée entre lui et les soldats.*)

Non, c'est une folie!
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là! Messieurs, Messieurs, épargnez-nous!
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle? à genoux?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'ame
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas! —

(*Aux spectateurs.*)

Et vous, Messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles
Qui vous diront: — Mon dieu! c'est un bien grand forfait!
Vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait!
— Didier! on doit savoir qu'il faut que je vous suive.
Ils ne vous tueront pas s'ils veulent que je vive!

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu?
Ma blessure est profonde, amie! elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais, — vois-tu comme je pleure? —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau!

MARION.

Non! tu vivras pour moi, sont-ils donc inflexibles?
Tu vivras!

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles;
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.
Embrasse-moi. Vois-tu? mort, tu m'aimeras mieux.
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée;
Mais vivre près de toi, vivre l'ame ulcérée,
O ciel! Moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, peux-tu bien y songer sans effroi?
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées
Que je ne dirais pas, sur les choses passées,
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir,
Tu serais malheureuse! Oh! laisse-moi mourir!

LE CONSEILLER, *à Marion.*

Il faut dans un moment que le cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal! c'est vrai. Le cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, Messieurs, qu'il m'entendra.
Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire,
Ah! comment peux-tu croire, enfin c'est un délire,
Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,
Ne te pardonne pas? — Tu me pardonnes bien!

(Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire. Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.)

DIDIER, *au peuple.*

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux sans pâlir nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité!

(Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, etournée par trente autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond du théâtre. Rumeur dans la foule.)

MARION, *se traînant sur les mains jusqu'à la litière, et se tordant les bras.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce! grâce pour eux, Monseigneur!

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce!

(Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortége des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.)

MARION, *seule.*

(*Elle se relève à demi et se traîne sur les mains en regardant autour d'elle.*

Qu'a-t-il dit? — Où sont-ils? Didier! Didier! Plus rien.
Personne ici! . . . Ce peuple! . . . Était-ce un rêve? ou bien
Est-ce que je suis folle?

(*Rentre le peuple en désordre. — La litière reparaît au fond du théâtre par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.*

Il revient!

LES GARDES, *écartant le peuple.*)

Place! place!

MARION, *debout, échevelée et montrant la litière au peuple.*)

Regardez tous! voilà l'homme rouge qui passe!

(*Elle tombe sur le pavé.*)

FIN.

NOTE.

L'auteur croit devoir prévenir ceux de M. M. les directeurs de province qui jugeraient à propos de monter sa pièce, qu'ils pourront y faire (seulement dans les détails de caractère et de passion, bien entendu) les coupures qu'ils voudront. Cette portion du public, à laquelle les rapides croquis de Marivaux et de son école ont fait perdre l'habitude des développements, reviendra sans doute peu-à-peu, et revient même déjà tous les jours à un sentiment plus mâle et plus large de l'art. Mais il ne faut rien brusquer. Observez le spectateur, voyez ce qu'il peut supporter, *quid valeat*, *quid non*, et arrêtez-vous-là. Faites votre oeuvre comme l'art et votre conscience la veulent, entière, complète; faites-la ainsi pour vous; mais ayez le courage de supprimer à la représentation ce que la représentation ne saurait encore admettre. On ne doit pas oublier que nous sommes dans la transition d'un goût ancien à un goût nouveau.

Le même conseil peut être adressé aux acteurs. Ceux de la Porte-Saint-Martin l'ont parfaitement compris. Cette troupe est décidément une des meilleures, une des plus intelligentes, une des plus lettrées de Paris. Il n'est pas de pièce qui ait été exécutée avec plus d'ensemble que *Marion de Lorme*. Tous les rôles, et entre autres ceux de L'Angely, de Saverny, du marquis de Nangis, de Laffemas, du Gracieux, ont été joués avec un rare talent; chaque personnage a une physionomie vraie et une physionomie poétique qui ont été toutes deux saisies par l'acteur. M. Bocage, dans Didier, tour-à-tour grave, lyrique, sévère et passionné, a réalisé l'idéal de l'auteur. M. Gobert, dans Louis XIII, mélancolique, malade, sombre, ployé en deux sous le poids de la lourde couronne que lui a forgée Richelieu, a reproduit la réalité de l'histoire.

Quant à madame Dorval, elle a développé dans le rôle de Marion toutes les qualités qui l'ont placée au rang des grandes comédiennes de ce temps; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante, et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle façon parfaite elle dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'elle leur donne: *Serait-ce un huguenot? — Etre en retard! déjà? — Monseigneur, je ne ris plus.* — etc. — Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et ce qui est plus encore, naturelle. Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire: elles pleurent.